

LISA MANGIN

LES CHRONIQUES
DE FINEFLEUR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532383

Dépôt légal : juin 2026

Préface

Il existe des villages qui préfèrent oublier.

Ils enfouissent leurs histoires sous des couches de silence, les recouvrent de versions acceptables, de dates officielles et de vérités tronquées. Avec le temps, les crimes deviennent des anecdotes, les injustices des légendes, et les noms des coupables se dissolvent dans la poussière des archives.

Mais la terre, elle, n'oublie pas.

Elle garde la mémoire de ce qu'on y verse : le sang, l'eau, les racines... et les serments brisés. Certaines plantes poussent là où elles ne devraient pas. Certaines fleurs fleurissent hors saison. Et parfois, quand le mensonge dure trop longtemps, la nature trouve un moyen de rappeler ce qui a été tu.

Ce livre ne raconte pas une légende.

Il raconte ce qui arrive quand quelqu'un décide de l'écouter.

Vous y croiserez une apothicaire qui parle aux plantes comme à des témoins, un enquêteur qui apprend à douter de ses certitudes, et un village convaincu que le passé est derrière lui. Vous y verrez comment la vérité peut être distillée goutte après goutte, comme un remède... ou comme un poison.

Libre à vous de croire que tout cela n'est qu'une fiction.

Libre à vous de penser que les plantes ne jugent pas.

Certaines histoires ne demandent pas qu'on y croie.

Elles demandent seulement qu'on les entende.

La dame du lavoir

Minuit. L'heure des sorcières.

L'eau du lavoir était froide, immobile, et la brume se refermait lentement autour de cette femme comme un linceul trop patient. Elle sentit d'abord l'engourdissement lui gagner les doigts, puis une chaleur trompeuse glisser le long de sa poitrine. Elle voulut appeler, mais sa langue refusa d'obéir. Un goût sucré, presque agréable, persistait encore sur ses lèvres.

Autour d'elle, les fleurs achevaient d'éclorre.

Elles avaient percé la boue durant la nuit, forçant la pierre ancienne, dépliant leurs pétales pâles sous une lune qui ne les avait pas vues naître depuis des générations. Leur parfum était trop présent, trop riche, comme une promesse empoisonnée. Leur victime tenta de se souvenir du moment exact où elle les avait touchées – ou plutôt, où elles l'avaient touchée elle.

Ses genoux cédèrent.

Elle s'effondra près du bassin, la robe s'imbibant lentement d'eau noire. Sa respiration devint irrégulière, chaque inspiration plus courte que la précédente. Dans son esprit embué surgit une image absurde : un champ d'été, des mains couvertes de pollen, une voix qui lui disait de ne jamais croire aux plantes trop belles pour être vraies.

La brume se resserra.

Quand le jour se leva enfin, elle reposait déjà dans une paix artificielle, les mains ouvertes sur son ventre, entourée de fleurs qui n'auraient jamais dû pousser là. Pas une trace de lutte. Pas une goutte de sang. Seulement cette odeur douce et persistante, étrangère au lavoir, étrangère à la saison.

Et au village, bien avant que l'on découvre le corps, Alice Finefleur se réveilla en sursaut.

Elle n'avait pas rêvé.

Quelque part, une plante venait de parler.

Finefleur

On disait que la boutique d'Alice Finefleur ne dormait jamais vraiment. Même lorsque les volets de bois étaient clos et que la rue s'enfonçait dans le silence, une odeur persistante de racines écrasées, de fleurs séchées et de résine chauffée s'échappait par

les interstices. Une odeur ancienne, presque vivante, qui donnait l'impression que les plantes continuaient à chuchoter entre elles bien après le coucher du soleil.

Alice travaillait toujours à la lueur d'une lampe à huile. Elle prétendait que la lumière électrique perturbait l'esprit des herbes, mais, en vérité, elle aimait surtout les ombres mouvantes qu'elle projetait sur les murs tapissés d'étagères. Des bocaux de verre y reposaient par centaines, chacun étiqueté d'une écriture fine et précise : Armoise – rêves, Belladone – danger, Reine-des-prés – vérité. Certaines annotations étaient barrées, d'autres, accompagnées de symboles étranges, que seule Alice semblait comprendre.

À trente-deux ans, Alice Finefleur était déjà connue dans toute la région comme apothicaire et herboriste. On venait la voir pour des fièvres récalcitrantes, des cauchemars persistants ou des douleurs que les médecins n'arrivaient pas à nommer. Mais ce que l'on murmurait à voix basse, au détour d'un marché ou près du puits communal, c'était autre chose : Alice savait reconnaître la mort quand elle se cachait derrière les plantes.

Elle avait appris très tôt que les herbes pouvaient guérir, mais aussi trahir. Certaines laissaient des traces invisibles sur la peau, d'autres modifiaient l'odeur du sang ou la couleur des rêves. Et lorsqu'un corps était retrouvé – trop pâle, trop calme, ou simplement au mauvais endroit – Alice sentait aussitôt que la réponse ne se trouvait pas seulement dans les blessures, mais dans ce que la victime avait ingéré, respiré ou touché.

Le lavoir se trouvait en contrebas du village, à l'endroit précis où le chemin cessait d'être entretenu et où la terre reprenait ses droits. À cette heure matinale, la brume y était si dense qu'elle semblait avaler les silhouettes, ne laissant apparaître que des fragments de réalité : un pan de mur moussu, l'eau immobile, le reflet blafard du ciel.

Le capitaine Marc Golden arriva au lavoir avec le jour.

À cinquante et un ans, il portait son âge comme il portait son manteau usé : sans coquetterie, mais sans faiblesse non plus. Son visage était taillé par les années d'enquêtes mal refermées, les nuits trop courtes et les vérités qu'on préfère parfois ignorer. Une barbe poivre et sel de deux jours ombrageait sa mâchoire, et ses yeux gris balayaient déjà la scène avant même qu'on ne lui dise quoi que ce soit.

— Personne ne touche à rien, lança-t-il d'une voix sèche.

Les fleurs attirèrent son regard presque aussitôt.

Il fronça les sourcils.

— C'est nouveau, ça.

Un gendarme hésita.

— Elles n'étaient pas là hier, capitaine.

Golden soupira, se pinça l'arête du nez. Il détestait les affaires qui commençaient par des phrases de ce genre.

Il s'accroupit près du corps de Nancy Flint, observa la position trop ordonnée, l'absence de lutte, la mise en scène évidente. Tout criait le calcul, et pourtant, rien n'était immédiatement explicable. Ce genre de crime lui donnait une sensation désagréable, comme une pièce dont il manquerait la moitié du plan.

— Ce n'est pas une noyade, murmura-t-il.

Il se redressa lentement.

— Faites venir Finefleur.

Le silence qui suivit fut éloquent.

— Capitaine... hasarda quelqu'un.

— Je sais, culpa Golden.

Je sais très bien ce que vous pensez. Et je sais aussi que chaque fois qu'une affaire commence à sentir la tisane et les vieilles légendes, elle finit par avoir raison.

Nancy Flint

Le matin où l'on frappa à sa porte avant l'aube, elle savait déjà que ce ne serait pas pour une simple tisane.

Sur le seuil se tenait un homme au visage fermé, tenant son chapeau contre sa poitrine comme un aveu. Derrière lui, la brume rampait encore dans les rues du village.

— On a retrouvé Nancy Flint morte près du vieux lavoir, dit-il enfin. Et... il y avait des fleurs autour d'elle. Des fleurs qui n'auraient jamais dû pousser là.

Alice ne répondit pas tout de suite. Elle se contenta de respirer profondément, cherchant dans l'air une odeur qu'elle connaissait trop bien.

Puis elle attrapa son manteau.

Alice s'arrêta avant même d'apercevoir le corps.

Quelque chose n'allait pas.

Ce n'était pas le silence – elle le connaissait bien – mais l'odeur. Une note sucrée, presque entêtante, étrangère à l'humidité froide du lavoir. Elle inspira lentement, ferma les yeux, et reconnut aussitôt ce parfum floral trop présent pour être naturel.

— Éloignez-vous, dit-elle sans se retourner.

Les deux hommes qui l'avaient accompagnée obéirent sans discuter. Ils avaient appris à reconnaître ce ton-là.

Nancy Flint gisait près du bassin, le corps étendu avec une étrange délicatesse, comme si quelqu'un l'avait couchée là après l'avoir endormie. Sa robe sombre était humide jusqu'aux genoux, mais aucune trace de lutte ne marquait le sol. Ses mains reposaient sur son ventre, paumes ouvertes, doigts légèrement crispés.

Autour d'elle, poussant entre les pierres et la boue, s'épanouissaient des fleurs.

Alice s'accroupit.

Des pétales pâles, presque translucides, aux nervures rosées. Elles n'auraient jamais dû fleurir ici, encore moins en cette saison. Elle effleura l'une d'elles sans la toucher réellement, s'arrêtant à quelques millimètres.

— Nivéole... murmura-t-elle. Non. Trop douce. Trop parfaite.

Son regard glissa vers le visage de la morte. Nancy semblait paisible, mais ses lèvres étaient teintées d'un bleu imperceptible, et, sous ses ongles, Alice distingua une fine poussière sombre. Elle sortit de sa poche un mouchoir et le frotta délicatement entre ses doigts.

— Vous voyez, dit-elle en se redressant, cette femme n'a pas été noyée. L'eau n'a été qu'un décor.

Elle se pencha à nouveau, approchant son visage de celui de Nancy, attentive à ce que son nez seul savait lire. Une odeur d'amande amère, masquée par les fleurs. Ancienne. Volontaire.

— Quelqu'un a voulu raconter une histoire, ajouta-t-elle. Une légende.

Le vent se leva légèrement, faisant frémir les fleurs impossibles. Alice sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Elle connaissait cette plante. Pas seulement par les livres, mais par les contes que sa grand-mère racontait à la veillée. Une herbe associée aux esprits des eaux, aux vengeances anciennes, à celles et ceux qu'on faisait taire en beauté.

Alice se releva enfin.

— Ce meurtre n'est pas un accident, dit-elle calmement. Et ce n'est pas non plus un simple empoisonnement. C'est un message.

Et elle avait bien peur d'en comprendre déjà la grammaire.

Le nom de la victime circulait déjà parmi les gendarmes lorsque Alice s'agenouilla enfin près du corps.

— Nancy Flint, annonça Marc Golden. Quarante-six ans. Couturière. Veuve depuis trois ans. Aucun ennemi connu.

Alice inclina légèrement la tête, comme si elle saluait la morte.

— Les légendes ne choisissent jamais leurs victimes au hasard, murmura-t-elle.

Golden leva les yeux au ciel.

— Ce ne sont pas des légendes qui tuent, Alice. Ce sont des gens.

— Les gens utilisent ce qu'ils connaissent, répondit-elle calmement.

Elle se pencha sur les fleurs. Cette fois, elle ne se contenta pas de les observer : elle en détacha une avec précaution, la tenant entre deux doigts comme une preuve fragile. Les pétales pâles se refermèrent presque aussitôt, exhalant une odeur plus amère qu'auparavant.

Le visage d'Alice se ferma.

— Ce ne sont pas seulement des fleurs, dit-elle. C'est une invocation.

Golden se raidit.

— Pardon ?

Alice releva la tête vers lui.

— Vous avez déjà entendu parler de la dame du lavoir ?

Un gendarme toussota nerveusement. Golden croisa les bras.

— Une histoire pour faire peur aux enfants. Une femme noyée qui attire les imprudents dans l'eau. Rien de plus.

— Faux, corrigea Alice. À l'origine, ce n'est pas une histoire de noyade. C'est une histoire de poison.

Elle se redressa lentement.

— La légende parle d'une herboriste accusée d'avoir empoisonné un notable du village, il y a plus de deux siècles. Elle a été exécutée ici même, près de ce lavoir. Avant de mourir, elle aurait juré que ses plantes se souviendraient. Que l'eau, la pierre et les fleurs dénonceraient ceux qui mentiraient sous serment.

Golden fixa le bassin. L'eau semblait soudain moins inoffensive.

— Et Nancy Flint ? demanda-t-il.

Alice inspira profondément.

— Nancy Flint devait témoigner demain au tribunal de Brumeval. Dans une affaire de succession. Elle avait changé sa déposition trois jours plus tôt.

Golden se tourna brusquement vers elle.

— Comment vous savez ça ?

— Parce qu'elle est venue me voir, répondit Alice.

Elle souffrait d'insomnies. De cauchemars. Elle disait qu'une femme la regardait depuis l'eau.

Un silence pesant s'abattit sur le lavoir.

Golden passa une main sur son visage.

— Vous m'avez caché ça.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

Il la fixa longuement, partagé entre irritation et une intuition qu'il détestait reconnaître.

— Donc quelqu'un a monté ce meurtre pour qu'il ressemble à une vengeance de légende.

— Ou quelqu'un croit vraiment la servir, répondit Alice. Et ça, c'est bien plus dangereux.

Golden soupira, puis prit une décision qui lui coûta visiblement.

— Très bien. Vous restez sur l'affaire.

Alice haussa légèrement un sourcil.

— Vous êtes sûr ?

— Non, admit-il. Mais chaque fois qu'on ignore les histoires anciennes, elles trouvent un moyen de se rappeler à nous.

Il désigna les fleurs, le corps, l'eau.

— Et cette fois, on dirait que quelqu'un connaît la légende aussi bien que vous.

Alice acquiesça lentement.

— Alors nous allons devoir l'écouter jusqu'au bout.

Le vent fit frémir la surface du bassin. Une fleur se détacha et dériva lentement vers le corps de Nancy Flint.

La légende venait d'entrer officiellement dans l'enquête.

Ils s'étaient installés à l'écart du lavoir, sous l'auvent effondré d'un ancien hangar à bois. La brume se dissipait lentement, laissant apparaître les pierres noircies et l'eau trop tranquille du bassin. Golden avait accepté, non sans réticence, d'écouter Alice jusqu'au bout.

— Parlez, dit-il. Mais sans poésie inutile.

Alice esquissa un sourire bref.

— La poésie n'est qu'un moyen de mémoriser l'horreur, capitaine.

Elle sortit de sa besace un carnet jauni, à la couverture molle, gonflée par l'humidité et les années. Les pages étaient couvertes de notes, de croquis de plantes, de symboles tracés à l'encre brune.

— On appelle ça la dame du Lavoir, commença-t-elle. Mais son vrai nom a été perdu. Les archives parlent simplement d'« une femme sachant trop de choses ».

Elle ouvrit le carnet.

— Elle vivait ici à Brumeval. Apothicaire, herboriste. On la consultait pour les fièvres, les accouchements difficiles, les empoisonnements discrets aussi. Elle connaissait les plantes qui guérissent... et celles qui font parler.

Golden releva les yeux.

— Parler comment ?

— Avant de mourir, répondit Alice. Ou avant de mentir.